

3

C h a p i t r e

L'EXPLOITATION FORESTIÈRE ET L'ÉCONOMIE AGRO-FORESTIÈRE





LA FORÊT

Au début du XIX^e siècle, le territoire québécois, en majorité, est tissé de forêts et même dans la région de Saint-Jérôme, les seules voies de pénétration sont les rivières, comme la rivière du Nord.

Se représenter le Nord du curé Labelle, à cette époque, c'est voir un territoire servant de réserve de chasse et de pêche aux Indiens, ceux de la réserve d'Oka plus précisément. Et jusque dans les environs des lacs Sucrierie et Cinq-Doigts, on peut voir circuler les ancêtres des Indiens de la réserve de la Manouan, qui viennent par la rivière Matawin. Des renseignements sur ces forêts, Arthur Buies en possède et livre ici quelques informations sur l'importance des peuplements d'arbres de ces forêts :

« Dans l'Outaouais inférieur, l'étendue de 6 438 milles carrés, sur lesquels 5 350 ou 85 % boisés de pin, et 889 milles boisés en épinette(...) »¹

Toujours selon Buies, sur le parcours des rivières du Moine, de la Blanche, de la Coulonge et de la Gatineau, des arbres aux dimensions impressionnantes s'alignent. Il écrit :

« On y a trouvé, il n'y a pas plus de vingt ans encore, des pins qui mesuraient plus de dix-huit pieds de circonférence, à cinq pieds du sol. M. Lindsay Russell qui a été pendant de longues années géomètre du Canada, mentionne avoir mesuré lui-même au pied du coteau sur lequel s'élève l'édifice des chambres fédérales des pins d'une circonférence de seize pieds et d'une hauteur de 180. Il rapporte que sur un lot de 197 acres en superficie, on avait coupé en quatre ans 17 383 billots de pin, soit environ 88 billots de l'acre(...) »²

Ralentissons le pas, imaginons la beauté de ces arbres géants plantés dans un sol qu'on dit incultivable.

L'INDUSTRIE FORESTIÈRE

L'économie forestière connaît une rapide progression, surtout lorsque l'Angleterre ne peut plus se procurer, sur le continent européen, le bois nécessaire à la construction de ses nombreux navires, suite au blocus de Napoléon 1^{er} en France. Elle se tourne alors vers le Canada, sa colonie d'Amérique. Le Canada qui jusqu'alors n'exporte que très peu de bois vers

l'Europe, voit ce commerce devenir le plus important du monde, au milieu du XIX^e siècle. Par la rivière Outaouais, les compagnies de bois s'infiltrèrent et le Québec trouve sa part de marché.

« Au début de l'exploitation des forêts de la Gatineau, uniquement le bois carré était produit par les marchands. On entend par " bois carré ", l'utilisation exclusive d'arbres de 60 pieds et plus, longueur mesurée à partir de 30 pouces de la souche. Le bois carré devait être choisi avec le plus grand soin, être parfaitement droit et exempt de nœud, de fissure et de tout autre défaut. Le tronc devait être taillé parfaitement droit et avoir la même épaisseur d'un bout à l'autre. Avec de telles exigences, on perdait tout l'aubier et la tête de l'arbre. Sans compter que de tels géants ne se transportaient qu'avec le concours d'une équipe d'hommes.³ Sans compter aussi que l'équarrissement sur place du bois abattu donnait lieu à la création d'un grand volume de déchets, source potentielle de feu de forêt.⁴ Le pin blanc et le pin rouge voyagent par les eaux de la rivière Rouge.

Pour le bois carré, *« les bûcheurs se partagent en trois catégories ; ceux qui abattent les arbres, ceux qui les dégrossissent, qu'on appelle piqueurs, et ceux qui finissent l'équarrissage, lesquels reçoivent le nom significatif de grand'haches »⁵*

Voyons l'opinion d'Arthur Buies :

« Pendant que la période du bois carré vidait de grandes étendues de forêt des plus gros arbres placés le plus près possible des cours d'eau ; la demande européenne de bois scié ou manufacturé ne cessait d'augmenter d'année en année.⁶ »

Et le département de l'agriculture du Québec, en 1900, ajoute : *« L'Angleterre retira petit à petit plus de bois des forêts de l'Amérique.⁷ »*

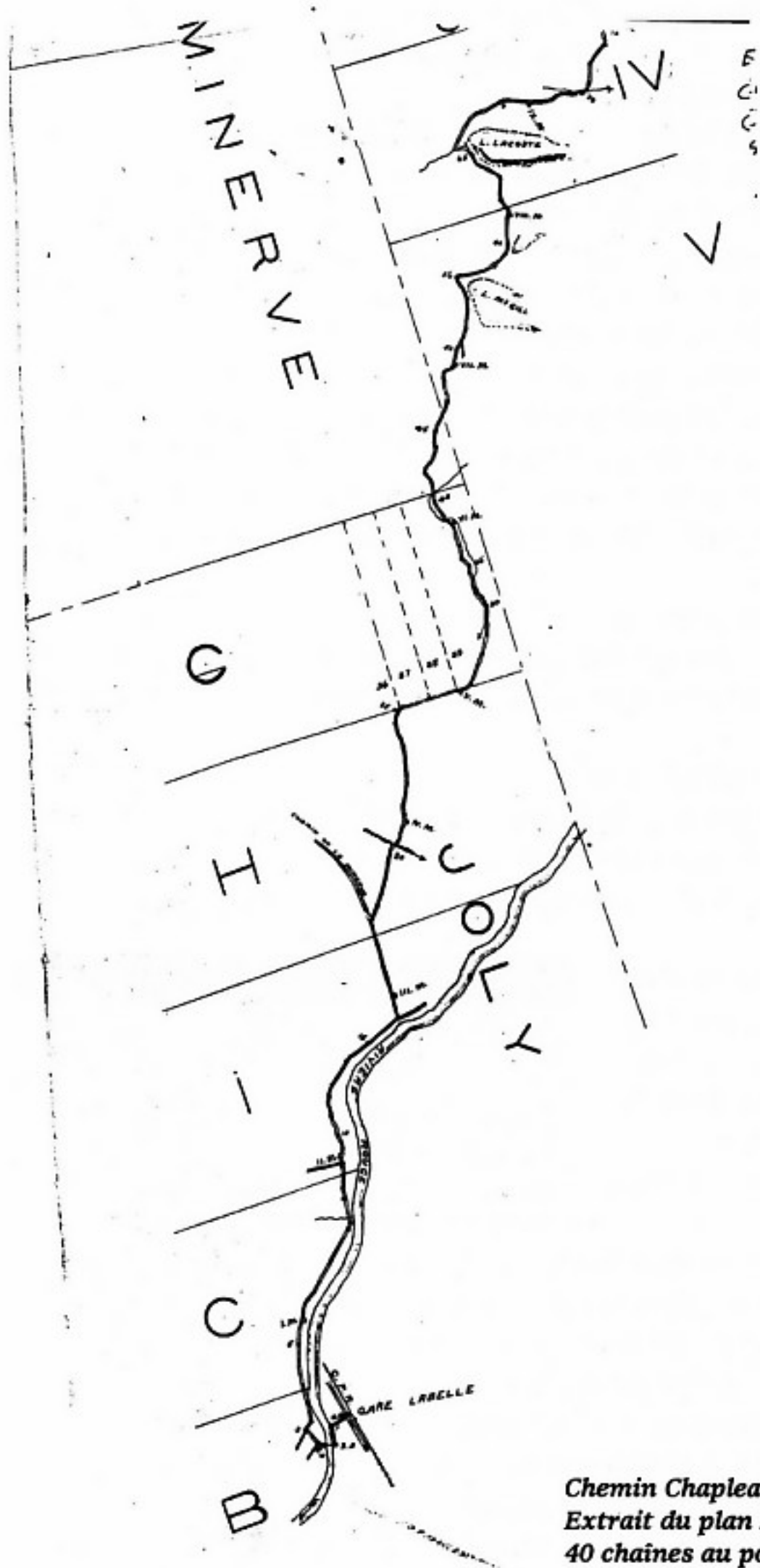
Regardons le tableau suivant :

Volume exporté	Année
26 000 tonnes	1800
125 000 tonnes	1810
300 000 tonnes	1820
1 052 817 tonnes	1850
1 301 301 tonnes	1881 ⁸

Notons que les premiers blancs à s'aventurer dans la forêt touffue sont les travailleurs des grandes compagnies de bois. Ces défricheurs précèdent les colons cultivateurs, ils préparent la voie à un marché agricole que les colons ne tardent pas d'exploiter à leur tour.

Les sociétés capitalistes américaines, à cette époque, sont à la recherche de coupe de bois. Elles s'infiltrèrent jusqu'à la Rouge, en passant par la rivière Outaouais, le long de la vallée de la Lièvre.

L'exploitation forestière commence vers 1830 sur La Lièvre, et à partir de 1855, elle gagne du terrain jusqu'à la rivière Rouge.



Chemin Chapleau
 Extrait du plan 31d chemin Chapleau.
 40 chaînes au pouce 18/6/98
 P.A. Landry, A.G.

Ces compagnies ouvrent des chantiers ici et là et des bûcherons en grand nombre envahissent nos forêts. Peu respectueuses de ce bien naturel, en apparence intarissable, ces compagnies ferment les yeux sur le gaspillage et, soutirer le meilleur de nos richesses n'est pas matière à les gêner pas plus que le souci de l'avenir.

Les bûcherons participent à l'élaboration d'une économie agricole par le fait même, et créent un espace prometteur pour une population d'agriculteurs qui souhaiterait venir occuper ces clairières. L'hiver venu, ils profitent du travail des chantiers, les fins de mois se trouvent ainsi assurées l'année durant.

Quelques précisions s'imposent. Définissons d'abord la région. La région est cette immense étendue de terre qu'on appelle le comté d'Ottawa et dont une partie, plus tard en 1912, prend le nom de Labelle, district de Montcalm. Quant aux individus intéressés à coloniser les cantons du Nord, dans le livre sur la vallée de l'Ottawa, de Guillaume-A. Nantel, avocat, rédacteur du journal *Le Nord*, ils trouvent, tous les renseignements sur les voies de communications.

« Vous pouvez monter par les chemins de St-Jérôme, Grenville et Lachute jusqu'à St-Jovite. La Ligne de la malle de St-Jérôme est régulière et rend un voyageur à St-Jovite dans la même journée, les mardi et vendredi de chaque semaine. Le coût du trajet est minime. De St-Jovite, vous avez encore la ligne postale jusqu'à la Chute aux Iroquois, les mercredi et samedi. À cet endroit, vous pouvez atteindre la haute région de la Rouge par le chemin de chantier préparé par le gouvernement, et qui vous mène jusqu'à l'Ascension ou la Ferme d'En Haut. À quatre milles de la Chute prend le chemin Chapleau qui vous conduit jusqu'au lac Nominique et ira aboutir à la Rivière du Lièvre. Au village de la Chute même, il y a un autre grand chemin qui aboutit d'abord au lac Maskinongé, qu'il longe et traverse pour se rendre à Minerve et de là au futur canton Lesage »⁹.

Pour donner un aperçu et une preuve de la croissance rapide de l'industrie forestière dans la région, disons d'abord qu'un certain nombre de permis de coupe de bois sont accordés dans la vallée de la Rouge entre 1856 et 1880; de plus, au cours de cette période, on voit arriver sur la scène de l'exploitation forestière les frères Hamilton, les plus actifs et les mieux connus dans le domaine. À eux seuls, ils obtiennent 278 milles carrés de forêts des cantons Amherst, Loranger, Clyde, Joly, Marchand, Lynch et Mousseau, du gouvernement provincial du Québec. John Hamilton est le propriétaire de la compagnie Hamilton, la scierie la plus considérable et la mieux connue de la région.



Les chevaux, meilleurs amis du bûcheron au chantier.

Portrait de John Hamilton

John Hamilton est celui qui s'illustre le plus dans la dynastie des Hamilton. En 1827 à Hawkesbury, en Ontario, le 16 décembre, naît John Hamilton, en Haut Canada, du mariage de Georges Hamilton et de Lucy Susannah Christina Craigre. Le père décède en 1839, propriétaire d'une entreprise florissante; le problème de la survie de l'entreprise se pose. John termine ses études en 1843 et s'engage immédiatement dans les diverses facettes de l'exploitation des scieries de Hawkesbury.

Avant de devenir, vers 1849, The Hamilton Brothers Company qui crée aux trois frères un nouveau cadre d'association, John s'applique, à titre de partenaire, à faire prospérer une société appelée Hamilton and Thompson et, les Hamilton finissent par racheter les intérêts de Thompson.

À peine âgé de 22 ans, John assume l'entière responsabilité de la coupe du bois et des opérations des scieries de Hawkesbury. Vers 1853, il acquiert de nouvelles limites de bois et dirige ses efforts vers l'expansion de la compagnie. En 1860, la Compagnie R.G. Dun de New York, fait savoir que les avoirs de la société sont estimés entre 320 000 \$ et 400 000 \$ et, en 1871, le chiffre d'affaire annuel voisine 550 000 \$.

En 1858, les affaires publiques et la politique municipale exercent sur John Hamilton un attrait, il devient le premier président du conseil municipal de Hawkesbury et le demeure jusqu'en 1864. À trois reprises, il accepte la fonction de préfet des comtés unis de Prescott et de Russell. En 1860, il est élu membre du conseil législatif, représentant la division d'Inkerman sous l'étiquette conservatrice, en référence au Parti conservateur.

Il devient ensuite député. En 1862, après la défaite du gouvernement, MacDonald engage Hamilton à rallier les marchands de bois de l'Outaouais à la cause conservatrice et, le 28 octobre 1867, il est nommé sénateur; ce titre est le sien jusqu'en 1887. Nommé colonel du 18^e bataillon d'infanterie à Prescott, en 1869, il délaisse les affaires de politique régionale.

Déçu en politique, la considération lui vient du monde des affaires. De fil en aiguille, de membre du conseil d'administration de petites sociétés à membre de celui de la fameuse Banque des Marchands qui fait face à des problèmes administratifs de taille, par ses talents et ses efforts, il parvient à redonner à cette Banque, son prestige d'antan.

En 1884, cette fois, c'est du conseil d'administration de la Banque de Montréal qu'il devient membre. Comblé de succès en affaires, dans la vie familiale il trouve surtout des deuils. Marié et veuf deux fois, il meurt à Tyrella House, sa résidence de Montréal, le 3 avril 1888, il avait 60 ans.¹⁰

Avec un homme d'une telle intensité, il ne faut pas se surprendre de constater l'expansion prise par la compagnie des Frères Hamilton.

Précisons qu'en 1875, leurs établissements situés à Hawkesbury, comprennent un moulin à farine de quatre meules et quatre moulins à scie. « Dans le fort du travail, pendant l'été plus de 500 hommes étaient affectés au maniement des 200 000 billots qui flottaient sur la rivière Rouge, la Gatineau et celle du Moine. »¹¹

ÉCONOMIE AGRO-FORESTIÈRE

Dans le canton Joly, au début de la colonisation, à la Chute aux Iroquois, l'agriculture sert de base à l'économie. Le journal *Le Nord* signale des récoltes abondantes. Toutefois, le développement de Chute aux Iroquois repose aussi sur l'exploitation forestière. Les marchands de bois sont heureux de trouver à proximité une main d'œuvre à bon marché par l'entremise des colons.

Mais l'emprise des chantiers est d'une puissance telle que la formation d'une économie agro-forestière s'impose.

Parler de la forêt en ces temps durs de la colonisation, sans parler des grandes compagnies de bois, c'est faire une entaille à l'histoire aussi profonde que d'omettre de parler du curé Labelle lorsqu'on raconte la colonisation à Chute aux Iroquois.

Mais, prenons d'abord conscience du vaste marché agricole offert aux colons par l'exploitation du bois dans la vallée de la Rouge. Jean Chrysostôme Langelier affirme :

« À elle seule, la maison Hamilton frères consomme chaque année dans ses chantiers 700 tonneaux de foin, 25 000 minots d'avoine, 5 000 minots de navets, 6 000 minots de pommes de terre, 1 000 barils de lard, 9 000 barils de farine de blé et 2 000 barils de farine d'avoine. (...) N'est-ce pas un marché suffisant et des plus avantageux pour les colons qui s'établiront dans cette région ? Et ce marché est à leur porte. »

« Actuellement les marchands de bois sont obligés de transporter ces produits à de grandes distances dans la forêt et l'on comprend qu'ils s'estimeraient heureux de pouvoir les acheter des colons si les défrichements étaient avancés jusqu'aux environs des localités où se font les chantiers. Ce serait pour les colons un marché tout trouvé et bien plus avantageux que ceux de nos »

grandes villes. Il y a là un avantage incalculable et qui donnera nécessairement une forte impulsion à la colonisation de cette région; dès qu'on en facilitera l'accès par un chemin de fer bien localisé». ¹²

Les compagnies de bois



Camp de bûcherons.

La compagnie des frères Hamilton, sous contrôle anglo-saxon, dans les débuts de l'exploitation forestière, coupe surtout du pin blanc et du pin rouge, dont les billots sont expédiés à Hawkesbury par la rivière Rouge.

Pour approvisionner leurs chantiers, les frères Hamilton, de 1855 à 1872, installent trois fermes le long de la rivière Rouge : la Ferme d'en Bas, placée entre les cantons Clyde (La Conception) et Joly (Labelle), celle du Milieu (L'Annonciation) et celle d'en Haut (L'Ascension). Le Père Godard écrit :

*« Cette ferme (celle d'en Bas) s'étendait sur les deux côtés de la rivière et elle était reliée par un chaland que l'on appelait La Traverse ; grâce à ce moyen, les voitures à chevaux des Hamilton et, plus tard, celles des cultivateurs pouvaient franchir la rivière sans difficulté pour répondre à leurs nécessités. »*¹³ Et monsieur Ernest Clément, de La Conception, fait une description haute en couleur du chaland en question :

« Le chaland, c'était, on va dire, comme un boat carré de 30 à 40 pieds de long fait en gros madriers. On embarquait avec les chevaux et la waggine dedans. On tirait le câble qui était fixé sur un poteau de chaque côté de la rivière installé sur une poulie(...) »

*« C'était vraiment notre moyen de communication pour traverser car il n'existait pas encore de pont et de route. On traversait tant que la glace n'était pas prise. On payait pour traverser(...) »*¹⁴

Il semble bien que les colons arrivés dans le Nord comblerent les besoins des chantiers des Hamilton par leurs produits agricoles ; on peut déduire qu'après avoir évalué le coût d'opération, ces exploitants des forêts jugent préférable de s'approvisionner auprès des colons plutôt que de viser à l'autosuffisance. En ce sens, voyons ce qu'écrit le curé Labelle à son ami et collaborateur Arthur Buies, dans une lettre qui n'est pas datée, au sujet du

colon et de son rôle face au marchand de bois et à l'approvisionnement des chantiers :

« Il le dispense d'entretenir des établissements dispendieux en produisant de quoi nourrir et alimenter ses employés(...) »¹⁵

Dans sa Petite Histoire, l'abbé Rémi Giroux signale :

« On vendait les produits surtout le foin, l'avoine, les patates et les viandes aux Hamilton qui faisaient chantier dans les alentours(...) »¹⁶

Les moulins à scie

Posséder un pouvoir hydraulique sur son site, aux débuts de la colonisation, est un atout précieux. Tel est le cas du canton Joly et plus spécifiquement de la Chute aux Iroquois. Ce pouvoir hydraulique contribue, dès les tout débuts, à déterminer l'emplacement du village qui se forme sur les deux rives de la rivière Rouge, au pied de la Chute aux Iroquois. Dès 1879, Zothique Therrien profite de cet avantage et construit un moulin à scie et un moulin à farine au pied des chutes, côté ouest de la rivière. En 1882, Ulysse Dyonnet se porte acquéreur de ces propriétés. En 1884, c'est au tour de Jérémie Boivin de bâtir un moulin à scie sur le " Black Creek " ou la " crique noire " près du rapide des Pins, sur la rivière Rouge. Plusieurs chantiers de bois se bâtissent à la Chute, ce qui fait du colon, selon la saison, un cultivateur, un bûcheron ou un draveur. Il est vaillant et le travail le rend heureux. Il a à cœur de gagner sa vie. En 1886, à Chute aux Iroquois, un chantier de bois est établi par Henry Franklin. Le Nord du 4 mars 1886 cite le cas de Henry Franklin :

« M. Henry Franklin riche commerçant de bois de Riceville fait cet hiver un grand chantier de bois carré à la Chute aux Iroquois. Les colons sont dans la jubilation, ils vendent très bien leurs produits. Plusieurs d'entre eux ont vendu du bois pour 300 00 \$ à 400 00 \$ M. Franklin se propose d'établir un magasin général à cet endroit et d'acheter assez de bois pour faire l'an prochain 8 à 10 chantiers. C'est une bonne fortune pour la Chute et pour tous les colons des environs. L'agent général de M. Franklin est M. Joseph Dupré, frère du Révérend M. Dupré de Sorel. »¹⁷

Mais des Américains et des Canadiens anglais dominant l'exploitation du bois et souvent, marchands de bois et colons entrent en conflit. Voyons pourquoi, d'après un écrit de Buies :

« Les marchands de bois ont feint de considérer jusqu'à aujourd'hui le colon comme un accapareur inopportun du patrimoine national. Ils l'ont représenté(...)comme un destructeur aveugle du bois(...) Ils ont entassé contre lui calomnies sur calomnies et ont, chose inconcevable! réussi de la sorte, en généralisant quelques abus isolés, en représentant la masse entière des colons

comme autant de parasites dangereux du sol, à créer les plus fausses et les plus funestes impressions(...) ».¹⁸

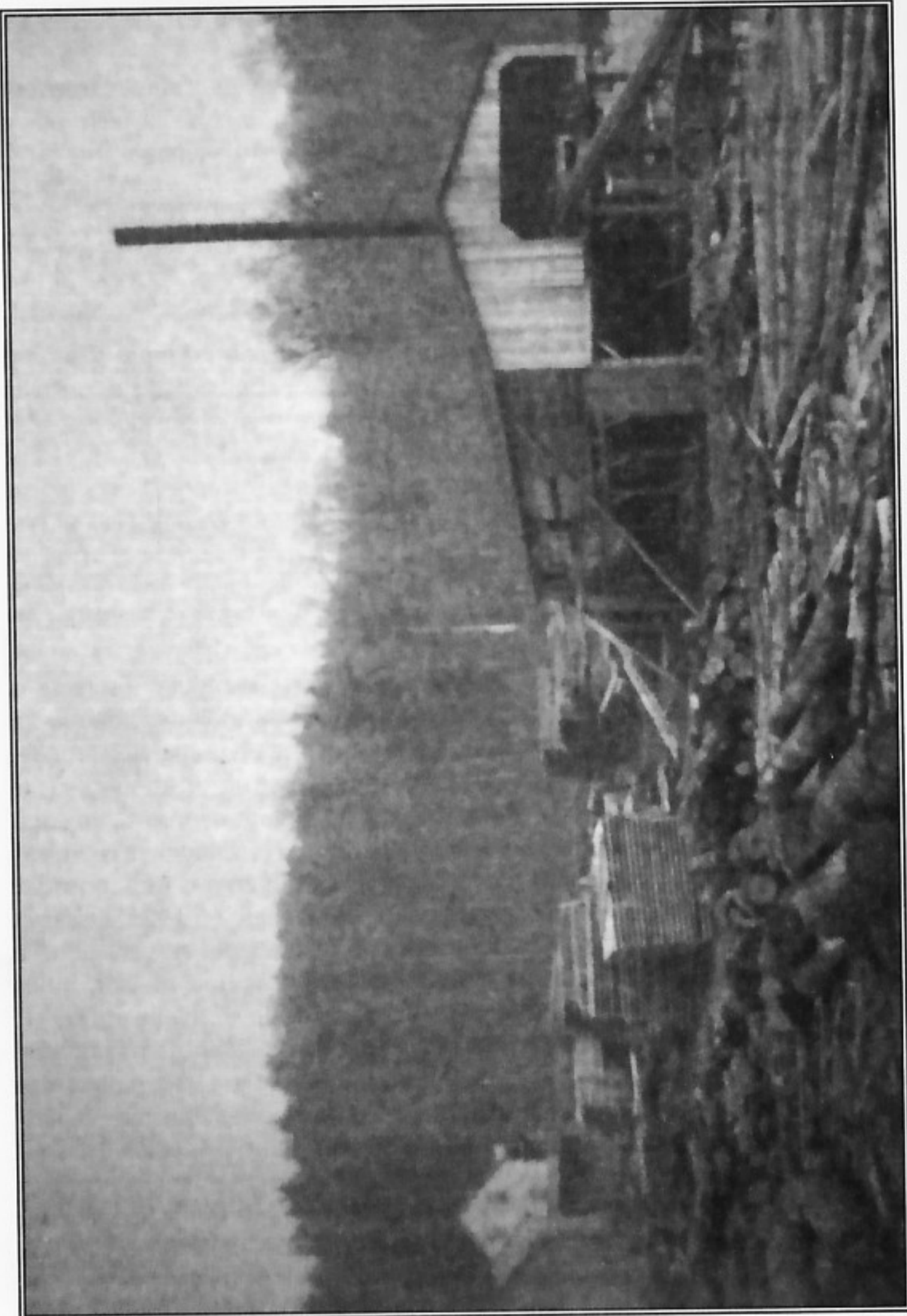
Mais, il faut gagner sa croûte et les cultivateurs venus s'établir trouvent dans ces chantiers un marché où vendre leurs produits de la terre et un travail pour la saison morte. La vie est dure et l'espérance tenace.

LE TRAIN ENTRE À LA GARE DE CHUTE AUX IROQUOIS - PROSPÉRITÉ ANNONCÉE POUR LES MOULINS À SCIE

Le train profite à Chute aux Iroquois, dans le canton Joly ; il entre à la gare pour la première fois le 26 octobre 1893. Dès le début du siècle, un plus grand nombre de colons travaillent sur le territoire même, puisque comme le souligne Le Père Robert Godard, peu après 1900, Labelle possède sept scieries, ce qui apparaît comme une conséquence directe du transport ferroviaire. *« Les principales furent celles de la Cie Church and Fee, scierie installée en bas des Chutes, du côté de la voie ferrée du temps. Parmi les principales scieries, se trouvaient aussi celle des Lovells, établie dans le village, et celles des Langevin, de Joseph Mc Gibbon et de Émery Godard et fils au lac Labelle. »*¹⁹

Vers 1900, au lac Labelle, à la tête du lac, se trouve le moulin à scie de la *Compagnie Langevin & Frères*. Les documents notariés indiquent que le 26 décembre 1905, devant T. Mandeville, Notaire, au village de Labelle, Napoléon Ostigny achète de Damase Labelle et construit un moulin sur le lot 24 du rang H. Il porte le nom de *La Compagnie des Bardeaux* qui disparaît, rasé par un incendie, en 1910. En 1911, *Langevin & Frères* (Azarias et Héliodore Langevin) reconstruisent, sur les ruines de l'incendie, un vaste moulin. Il fonctionne pendant quelques années. En 1925, Oscar et Auguste Godard achètent et reconstruisent des bâtisses qui servent pour la scierie, un grand chalet pour loger les employés plus une maison qu'ils habitent, sur l'autre côté du chemin. Profitant de la nouvelle route 11, fraîchement faite et couverte de gros gravier, ils déménagent la machinerie provenant de leur moulin à scie de Nomingue. Vers 1930, début des années de la crise, les propriétaires perdent leur entreprise dans une faillite. Les bâtisses demeurent inoccupées durant quelques années, puis elles sont démolies par la suite, sauf le grand chalet et la maison d'Oscar Godard.

*« En 1908, John Vallée bâtit un moulin sur le lot 39 du rang H. En 1920, Joseph Mc Gibbon en devient propriétaire et en 1923, il appartiendra à R.L. Villeneuve. En 1917, une compagnie de bois appelée la Labelle Lumber Co., existait à Labelle et était située sur le lot 18 du rang I(i). »*²⁰



Moulin Napoléon Ostigny, construit par lui, en 1900 et détruit par le feu en 1910.

Puis, la Riordon Paper and Pulp, une compagnie anglo-saxonne, en 1898 prend possession du chantier de J.K. Ward près de La Macaza. La Cie G.-H. Perley, est acquise par Riordon, le 16 octobre 1912 et en 1918, c'est au tour de la Cie Church & Fee située à Labelle, de passer aux mains de Riordon. Au début de l'été 1921, cette dernière fait faillite et de ce fait, une partie de la population de Labelle, aussi d'Argenteuil et de Terrebonne est livrée au chômage.²¹ Le 15 avril 1925, la Riordon vend ses droits de coupe à la Canadian International Paper, multinationale américaine, et dorénavant, il ne sera question que de la CIP.

L'HISTOIRE EN BREF DE LA CIP

L'International Paper Company et la Canadian International Paper Company

« La CIP, cette grande compagnie de bois, est une association de plusieurs compagnies américaines », de déclarer en entrevue M. Gaston Gervais, doyen des travailleurs forestiers de la région.

« On a fait de la pitoune dans le nord de Labelle, sur la Batiscan, la Jacques-Cartier et la Maskinonge. »²²

Lorsque l'International entre en scène, cela s'explique en grande partie par la nécessité de s'organiser autrement ; il faut faire face aux problèmes et aux défis du XX^e siècle mentionnés dans l'introduction. La formation de la nouvelle compagnie vise à établir plus solidement son économie. La Direction définit l'objectif à atteindre : abaisser le prix de revient pour s'assurer la sécurité et la stabilité. Les énergies sont utilisées en ce sens.

Les vingt moulins à papier du Maine, du Massachusetts, du New Hampshire, du Vermont et du nord de l'état de New-York, unis en 1898 dans une entreprise commune, l'International Paper Company, produit 60 pour cent du papier-journal utilisé alors aux États-Unis.

FONDEMENTS DE L'ÉPOQUE NOUVELLE

Dans l'histoire de l'International Paper Company, la période qui débute après 1913 et qui dure près de vingt-cinq ans, jette les bases de l'époque moderne et capte l'attention. À la compagnie, on procède prudemment et lentement d'abord et ensuite avec plus de détermination.

Plusieurs réalisations significatives marquent cette période qui va de 1913 à 1936 ; l'une d'entre elles est l'industrie du papier-journal qui déménage au Canada ; les conditions permettent une production économique sur une vaste échelle ; une filiale, la Canadian International Paper Company (CIP), voit le jour.²³

Présente dans les Laurentides principalement du côté de la vallée de la Rouge, la CIP possède des moulins parmi les plus gros au Québec. Cette compagnie œuvre dans la fabrication de la pâte et dans celle du papier, au début du siècle. Dans ce champ d'activités, la compagnie américaine, l'International, devient l'une des plus importantes à œuvrer dans les pâtes et papiers en Amérique sinon dans le monde. Elle ouvre une première usine à Trois-Rivières qui traite la matière première tirée des forêts du bassin mauricien. Elle possède par la suite des réserves forestières et des moulins un peu partout au Québec et en Ontario. En 1925, elle achète les propriétés de la Riordon dans l'Outaouais, dans les Laurentides et le Témiscamingue.²⁴ Pour juger de cette décision, voyons les avantages dont la CIP profite par cette transaction :

« Mais le plus grand attrait de la Cie Riordon était ses énormes réserves forestières, s'étendant sur 12 000 m.c. le long des affluents du nord de l'Outaouais - côté québécois - et dont la moitié était d'un seul tenant sur la Gatineau. Elles devaient contenir quelque 25 millions de cordes de bois à pâte et des quantités considérables de pin blanc. En outre, la société avait des droits sur les sites hydro-électriques de la Gatineau. C'est exactement ce dont le président Graustein avait besoin pour réaliser son programme d'expansion au Canada. Il le fit de 1925 à 1930²⁵. »

Le bois franc va à Gatineau, près d'Ottawa, et la manufacture de pâte à papier de Hawkesbury, en Ontario, reçoit les énormes quantités de billots de pulpe transportés par les eaux des rivières Rouge et Ottawa,²⁶ perpétuant ainsi les habitudes des Hamilton et de la compagnie Riordon. Mais aucun moulin à pâte et à papier n'est construit dans les Laurentides par la CIP, même si elle prend là une forte proportion de ses réserves en bois.²⁷ Serge Laurin précise :

« Le comté de Labelle demeurait encore et avant tout un fournisseur de matière première qui devait se contenter de ramasser, comme retombées économiques, les salaires versés aux bûcherons, draveurs et autres travailleurs du secteur primaire, du moins dans le domaine des pâtes et papiers. En effet, la CIP continuera d'opérer ses moulins à scie de la région, dont celui de Calumet. »²⁸

Ainsi restreint au secteur primaire, le comté de Labelle, dont la vallée de la Rouge fait partie, ne peut offrir aux nombreux cultivateurs et draveurs qu'un travail d'appoint dans ce vaste domaine de l'exploitation forestière, ce travail d'appoint combiné avec celui de la terre.

Vers 1955, c'est dans les régions forestières de La Macaza, du lac Caché et de L'Ascension, donc en dehors de la paroisse de Labelle, que se pratiquent sur une haute échelle, les grandes coupes de bois de papier ou de bois de commerce.

On assiste à une déconfiture de l'industrie du bois de sciage dans le comté de Labelle à la fin des années cinquante ; l'épuisement des ressources en bois commercial constitue la carence première et explique cette situation. La vallée de la Rouge est la plus touchée et « à la fin des années 1960, seule la CIP continuera un temps encore à exploiter de la pitoune alors qu'en 1967, on commençait le camionnage du bois de pulpe en ouvrant les chantiers du lac Chaud. »²⁹ L'amélioration des routes rend le camionnage populaire et graduellement fait perdre au train son importance.

Dans les années 1970, en regard de l'agriculture, (cet autre élément du dualisme caractéristique de toute la période de colonisation dans la vallée de la rivière Rouge, soit la forêt et la terre,) « la STAR, Société technique d'aménagement régional jetait un regard sombre mais lucide sur la situation de l'agriculture dans la vallée de la rivière Rouge. Elle disait inévitable le besoin pour le cultivateur de se créer des revenus alternatifs comme le tourisme et primordialement, le reboisement des terres et la réorientation de l'agriculture vers l'élevage du mouton qui pourraient constituer deux secteurs d'exploitation rentables à long terme. »³⁰

Jusqu'après la seconde guerre mondiale, le marché est florissant dans l'exploitation forestière, mais l'épuisement des forêts fait monter plus haut les chantiers et diminuer le nombre de moulins à scie.

Les coupes de bois de sciage qui doivent s'effectuer à des distances de plus en plus grandes, provoquent une augmentation des coûts de production surtout à cause de la cherté des transports. Les effets se font sentir.

Vers le début des années cinquante, un incendie détruit le moulin à scie Mailloux, sur le chemin de La Macaza. À Labelle, on compte deux scieries : celles de Charlemagne Duval et d'Émeric Bergeron, des entreprises privées. Quelques années plus tard d'ailleurs, ces deux entités n'en font qu'une, toujours en opération en 1997.

« Au début des années 1980, dans toute la vallée de la Rouge, seulement quatre entreprises de sciage sont signalées, deux à L'Annonciation, une à La Minerve et une dernière à Labelle.³¹ » Il s'agit, en l'occurrence, du Moulin Émeric Bergeron & Fils Limitée. « L'effondrement jumelé de l'agriculture et de l'exploitation forestière allait complètement démolir la dynamique du secteur primaire de la Rouge, le secteur traditionnellement fort de son économie. S'ensuivit un double phénomène d'émigration massive des habitants de la Rouge, les jeunes surtout, et de chômage élevé parce que les secteurs secondaire, surtout, et tertiaire ne parviendront pas, et de loin, à absorber la main-d'œuvre liquidée par l'industrie forestière ». ³²

L'histoire des chantiers tire à sa fin. «Le 26 mars 1980, le gouvernement révoque les concessions forestières affermées à la CIP dans le bassin de la Rouge et de la Diable. Fief presque centenaire des compagnies forestières, le parc du Mont-Tremblant devient officiellement, à l'été 1981, une zone de récréation protégée, ouverte à tous.»³³ Jusqu'en 1990, des entrepreneurs locaux, avec autorisation, y pratiquent une coupe intensive. Après 1990, plus aucun bruit de scie mécanique dans le parc; l'histoire des chantiers entre dans la légende. Dorénavant, le parc suivra sa vocation de zone de récréation.

UN MOULIN À SCIE TRAVERSE LES TEMPS

Une entreprise familiale établie à Labelle depuis près de cinquante ans, s'obstine avec brio à traverser le temps. Les camions, comme avant, transportent les billots au moulin, lient le présent au passé et entretiennent les souvenirs. Tant d'hommes ont travaillé au moulin de M. Éméric Bergeron. Gaétan, le fils d'Éméric, renseigne sur cette entreprise dont lui et son frère Mario sont les administrateurs jusqu'en 1994.³⁴ Depuis, Gaétan est l'unique propriétaire. Jusqu'en 1970, les initiatives et les décisions prises sont celles d'Éméric Bergeron, «c'est lui qui avait l'expérience,» de dire Gaétan, «nous autres on était plutôt au moulin pour travailler et acquérir l'expérience des affaires, on avait à peu près vingt-cinq ans, à l'époque.»

«Mon père arrive à Labelle en 1936 et fait du camionnage. En 1947, il achète le moulin de Wilfrid Machabée, situé l'autre bord du chemin du Moulin, les terrains en haut, où était Bernard Bazinet.» Il tient à préciser, «contrairement à ce qu'on a entendu dire, mon père n'a jamais eu de moulin à La Minerve. Il avait des camions, il les conduisait, mais ne possédait pas de moulin. Mon père c'était un trucker.»

«Quant à la production, ça ne pouvait pas scier fort dans ce temps-là, les gars travaillaient beaucoup mais ils sciaient 5 000 - 6 000 pieds par jour.»



Éméric Bergeron et son épouse
Georgette Labelle.

En 1951, leur père achète le moulin de Charlemagne Duval. Bien équipé ce moulin, selon lui : *« c'était un gars progressiste ce Duval-là. Quand il est arrivé ici, il avait une scie à ruban, pour ménager le bois. »* Éméric Bergeron se procure son bois de la CIP et en achète beaucoup des cultivateurs.

« Un bout de temps, mon père était presque le seul employeur dans la place. Il a presque toujours fait chantier Dans ce temps-là, l'aide sociale n'existait pas, le monde travaillait ici ou bien dans les chantiers. »

« Certains disent que mon père était à son meilleur dans la relation humaine. Il n'aimait pas voir le monde à rien faire, il leur donnait du travail, il s'arrangeait pour en trouver. Il avait beaucoup, beaucoup d'entregent. C'était dur dans le temps. Mon père a commencé à travailler à douze ans. »

En 1964, Éméric Bergeron intègre la famille au complet dans la compagnie qui portera le nom de Éméric Bergeron & Fils Limitée. En 1970, le père cède entièrement le contrôle de sa compagnie à ses fils. Il les laisse administrer et gérer à leur guise, sans jamais intervenir.

Des études antérieures et une expérience pratique, acquise dans le domaine, permettent aux deux frères Bergeron d'assumer la responsabilité de l'entreprise. Les deux frères jugent que *« plus d'efficacité est devenue nécessaire, un homme coûtait plus cher qu'autrefois »*, explique Gaétan. Il évoque toute la misère éprouvée dans ce métier au fil des ans. *« Certaines années ont été bonnes mais, les années de 1981 à 1991, par exemple, ont été des années de crise et de vaches maigres, maintenant, ça reprend, les années 1991 à aujourd'hui sont considérées comme bonnes. Moi, j'ai travaillé bien des fois, cent heures, cent trente heures par semaine. »*

« Nous, on a jamais manqué de travail, mais des fois, on manquait d'argent. Si on avait eu seulement une piastre de l'heure, avec toutes les heures qu'on faisait, on aurait été riche ». Il éclate de rire.

Au moulin Bergeron, jusqu'en 1995, ils font eux-mêmes toutes les opérations, maintenant ils procèdent par contrat et fournissent du travail à environ cent personnes ; le nombre n'a pas changé mais le mode de fonctionnement est différent.

« Pour se procurer notre bois, c'est séparé en deux. Aujourd'hui, ils appellent ça des CAAF, Contrat d'aménagement et d'approvisionnement forestier. Il fait des distinctions. Les premières années, il était question de concessions forestières, plus tard aussi avec la CIP, mais c'était plus sévère, on n'avait plus le droit de toucher à certains arbres. Ensuite le gouvernement a décidé de reprendre les concessions, ç'a duré une couple d'années, puis, il a mis sur pied les CAAF. Notre CAAF est divisé en deux, une partie se trouve à l'entour de La Macaza et l'autre, en haut de Mont-Laurier. On parle maintenant d'aires d'aménagement, c'est plus sévère. Cette forme-là d'aménagement de la forêt

date de 1989-1990. Le gouvernement exige maintenant de l'entrepreneur un plan sylvicole pour les lots accordés en forêt par le Ministère. Souvent, nous autres, dans le bois franc, c'est des traitements qu'on est obligé de faire, comme indiquer avec de la peinture, les arbres à abattre, garder debout certains beaux arbres pour en faire des générateurs forts et enlever aussi les arbres mauvais pour favoriser la pousse de nouveaux.

« Le bois qui vient chez nous au moulin, c'est en partie de l'érable, du merisier et un peu de frêne et de chêne. On le met en planches. Une partie de notre bois est placé dans des séchoirs qui fonctionnent par principe de déshumidification. Le bois commun, on ne le sèche pas, il sert à faire de la palette; un courtier l'achète presque en totalité et le revend. Si on était plus gros, on pourrait faire notre propre distribution, il y aurait plus d'argent à faire mais, tout est une question de finances. » Il explique ensuite l'arrosage des billots dans les cours à bois. Cette opération sert à empêcher la décoloration du bois par le soleil. Cela évite aussi que les bouts des billots sèchent et fendent, occasionnant de la perte inutile. »

En septembre 1995, au moulin, l'acquisition d'une scie à fendre fait augmenter la production de 50 %. Mais Gaétan Bergeron évoque les règlements stricts, la complexité aujourd'hui du travail en forêt et ce qu'il en coûte. Uniquement pour peindre les arbres à abattre, 25 000 \$, 30 000 \$ pour une seule année.

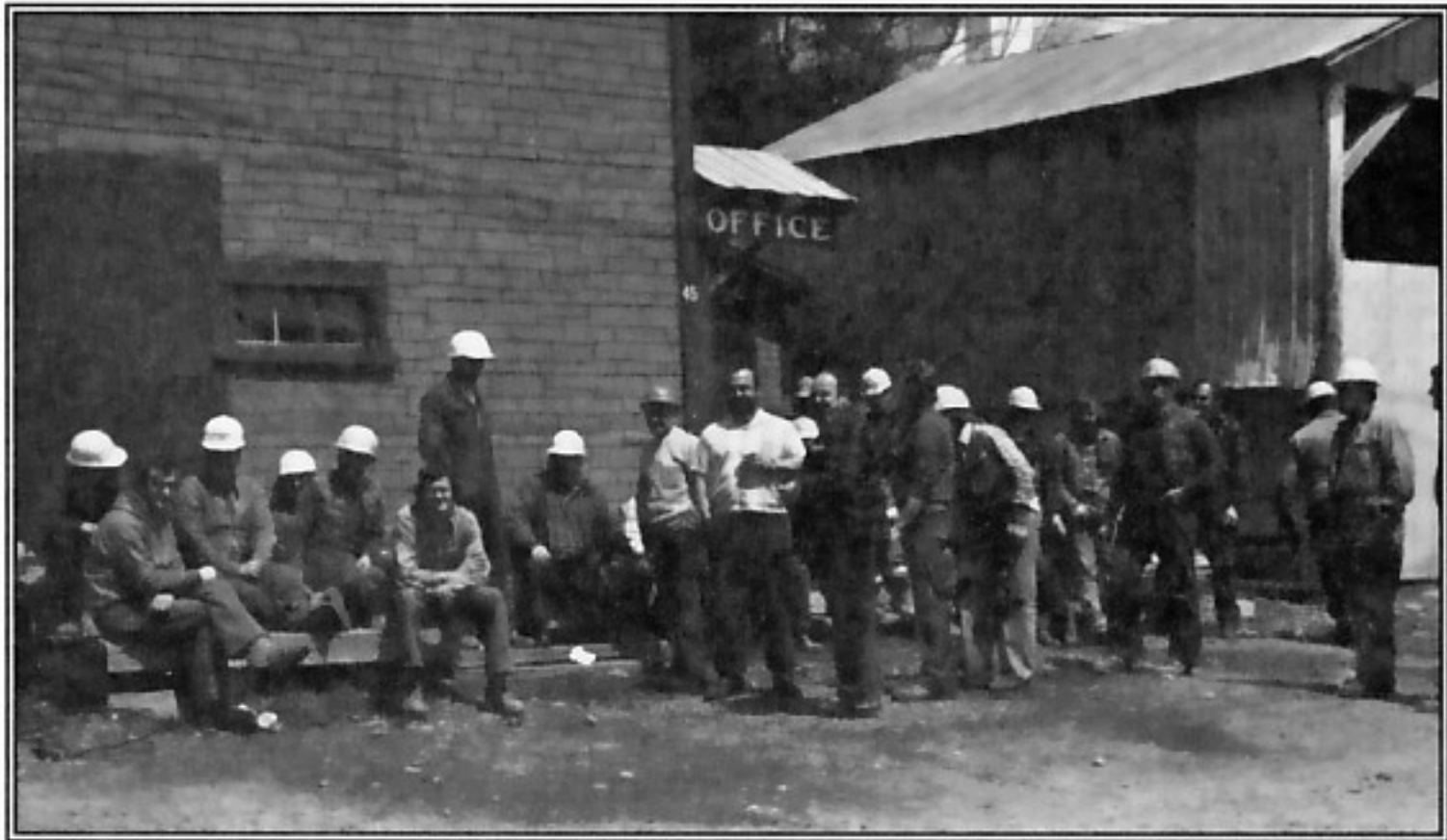
Gaétan Bergeron rêve de faire du bois de planche, destiné à faire du bois de planchers. « Il faut y aller par étape. Actuellement, c'est une grosse demande sur le marché. Là encore, c'est une question d'investissement. »

« Les heures de travail au moulin, c'est jour et nuit, quarante heures semaine. Pas de temps mort, c'est à peu près toujours égal. Quand on fait du sciage, les clous restés creux dans le tronc de l'érable - de la période des sucres — en riant il glisse, c'est dur sur la scie. »

Incendie au moulin

Le malheur frappe, le 5 avril 1977 le moulin est la proie des flammes. Pour Gaétan, le souvenir est vivant. Au moulin, on scie de nuit à l'époque. Très tard un soir, vers le printemps, sur le chemin du retour après une joute de hockey, la rougeur dans le ciel révèle l'incendie. Il s'empresse d'arriver sur les lieux. Un employé qui y travaille, Odilon Denis, perd la vie lors de cet incendie. « On l'a trouvé à terre. Pas mort dans le feu mais d'une crise cardiaque, » signale Gaétan, navré de la perte d'une vie.

En mars 1978, le moulin est de nouveau en opération. « Reconstitué avec nos propres hommes », affirme-t-il ravi. « Entre temps, on était allé chercher un moulin à Sawyerville, près de Sherbrooke. C'était vraiment historique, soixante



En 1977, corvée organisée par des citoyens de Labelle, suite à l'incendie du moulin Bergeron.

hommes, quatorze femmes. Tout du monde de Labelle, » reconnaît-il avec émotion.

Le vendredi soir ces gens se rendent là-bas, avec des tentes et de la nourriture. Est-ce là leur façon de dire merci à Éméric Bergeron pour avoir fait travailler tant d'hommes à son moulin ? Gaétan décrit : *« Au cours de la fin de semaine et les jours suivants, ils ont démonté, chargé sur des camions et ramené ici un moulin. Un 'bee', » dit-il. « De retour à Labelle, un autre 'bee', ils ont reconstruit le moulin. »* Les emplois se trouvent donc conservés. Un moment d'entraide qui émeut les frères Bergeron.

UN CULTIVATEUR BÛCHERON

Roger Bisson, de Labelle,³⁵ est marié à Rollande Nantel ; ils sont les parents de douze enfants. Comme tant d'autres colons, Roger a travaillé au moulin d'Éméric Bergeron et a exercé le beau métier de cultivateur. À ce titre, il livre ses expériences et ses souvenirs avec ses talents de conteur :

« Ma ferme était sur le rang E ou la montée des Paysans, trois lots de large. » Elle a été vendue depuis à un de ses fils dans les années 1990. *« Une secousse, dit-il, j'avais quarante-quatre bêtes à bœuf et des chevaux. »* Plus tard, il dit n'avoir gardé des chevaux que pour aller aux chantiers ; pour effectuer ses travaux de ferme, il possède un tracteur. Il continue, *« Je*



Début d'une famille, Roger Bisson et Rollande Nantel avec Jean-Claude, le premier de leurs douze enfants.

vendais mes patates au village ici, puis du veau à Saint-Jovite. Avant ça, on engrais-sait des porcs puis on vendait ça au quartier. Le monde venait chez nous acheter un der-rière ou une moitié de cochon ou bien tout rond. Mes veaux, je les vendais en partie à madame Lecavalier qui tenait une shop de viande ici au village.»
Les affaires se font

ainsi au cours des années 1950 jusque vers 1960.

Puis, en fonction des règlements plus sévères et des quotas laitiers imposés par le gouvernement, Roger se défait de ses vaches laitières : «*C'est devenu compliqué ces affaires-là. Ça fait que j'ai dit, "le lait, va-t-en je m'en vais changer ça pour des animaux à bœuf; je les lâchais lousse, puis, mangez et buvez."* Il décide d'aller s'engager partout où il trouvera du travail, et Rollande prend soin de la maison et de la ferme avec les plus vieux de leurs enfants.

«*Quand on vendait à l'extérieur, c'était la Coopérative des Fermes du Nord à Saint-Jovite qui venait. Ils chargeaient tout ce que j'avais, par exemple, si j'avais une vache à envoyer à l'abattoir, des cochons ou des moutons. Ah oui, nos veaux, ajoute-t-il, emporté par les souvenirs, on shippait ça à Montréal, (...) puis le jeudi, les encanteurs étaient là, plus tes veaux étaient beaux, plus ils étaient gras, plus tu avais cher.*»

«*La ferme réussissait à nourrir toute la famille. On semait et on récoltait tout ce qu'on pouvait pour vivre, le restant, il fallait bien l'acheter, comme le sucre, la farine.*» Pas de réfrigérateur à l'époque et l'électricité, en 1954-1955 seulement. «*J'avais acheté un moulin à gaz à ma femme, pour son lavage, avec un crank dont elle avait affreusement peur, elle avait lâché le brassage; parce que, à mesure que la famille augmentait, le linge itou...*» Il faut dire que le moulin à gaz, alimenté avec de la gazoline comme pour une auto, fonctionne avec une pédale. Le moulin à laver comporte un tuyau d'échappement et Rollande, en riant ajoute, «*cela avait remplacé la planche à laver mais ça mettait de la boucane dans la maison.*»

Le plus naturellement du monde, Roger raconte : *« Puis moi, en étant le plus vieux de la famille, j'ai lâché l'école j'avais 13 ans et demi à peu près, puis j'ai monté au camp avec mon père et Oscar Godard au lac Kiamika et j'ai toujours traîné dans les camps de même de plus en plus. »*

Plus tard, après son mariage, il acquiert un lot sur la montée des Paysans, dans le temps de la guerre. *« Moi, j'ai acheté ça en 1942, c'était pour m'exempter de la guerre »,* explique-t-il, *« si tu étais sur une ferme, tu t'en sauvais.(...). Je n'avais pas d'auto, on venait travailler à pied au village. Puis le soir après notre journée, dix heures d'ouvrage par jour, dans ce temps-là au moulin à scie, on remontait souper chez nous, puis le lendemain matin, il fallait que je parte à 6 heures pour arriver à 7. Ça me donnait trois milles et demi à marcher, le matin et le soir, avec la boîte à lunch, puis elle était pesante parce que je mangeais pas mal, il y en avait jusque dans le couvert. »* Son rire traduit bien les sentiments de ce temps encore pour lui, bien présent.

« Ç'a toujours continué de même, vous savez ; j'ai acheté un autre lot, puis un autre lot, à la fin, j'en avais 7, trois lots en culture et quatre lots à bois. » Il s'occupe à faire du bois sur la terre ou à travailler au village parfois dans la menuiserie. Là où il peut retirer un salaire, l'homme ne refuse pas l'ouvrage. Et la femme vaque à tant de tâches et a tant à supporter, comme son mari, de cette vie arrachée à coup de courage et de ténacité. Une femme intelligente, économe, débrouillarde ajoute aux chances de réussite de la famille. Le mari accaparé par le travail à l'extérieur doit mettre sa confiance en sa femme autant pour les enfants, les animaux à nourrir et les devoirs scolaires à faire exécuter. De son côté, la femme doit compter sur le courage nécessaire à son mari, pour travailler de si nombreuses heures et à des métiers variés.

Sur sa lancée Roger poursuit, *« Les animaux, on ne les achetait pas, on les élevait. Les vaches vèlaient. On choisissait parmi le troupeau, elles étaient tellement belles qu'on les gardait toutes ; c'était pour la viande. »* Et la conversation continue sur le lait, la viande, les pacages au mois de juin, juillet, puis le beurre à faire à l'automne et les réserves à entasser pour l'hiver. Mais à ce moment, il lance comme ça, de but en blanc, *« Moi, je m'en sacrais bien, je n'avais plus besoin de ça, je montais au camp, au camp des bûcherons ! »*

Le temps de monter au chantier

Le moment de monter au chantier, c'est le temps de l'année où les enfants entreprennent l'année scolaire, le temps aussi de l'engrangement avant le départ, juste après que la terre a donné son plein rendement.

Au temps de l'été, si l'homme en silence sous le soleil, découvre que très loin là-bas les carottes pointent, si, depuis la colline, il aperçoit les fruits rouges au bout des branches jeunes des arbustes et goûte déjà la chair de la pomme de terre qui grossit dans sa robe des champs ; si avant son départ, l'homme regarde la terre, sa femme et ses enfants, il sent les battements de son sang dans ses veines. Fortuitement, le roucoulement des tourterelles dans la cour, baisse l'attention qu'il porte devant lui quand les chiens et les chevaux se braquent de travers là-bas, et barrent l'horizon.

À l'arrivée du printemps, son bras a répandu la semence ; à voir les résultats, la terre, sa complice ne se dérobe pas ; il apprécie la nature comble et jouissante. Certains parlent de terres de roche ; c'est vrai car toutes ne sont pas dociles comme celles en bordure de la Rouge, dans la vallée.

À l'approche du départ pour le chantier, à la forêt il pense ; il se dit, le samedi pour la femme je viendrai à la maison et pour voir aussi les enfants. L'espace d'un jour et je repartirai. Et déjà coulent lundi, mardi et les autres jours de la semaine, et je reproduirai le même stratagème. Hé oui, les chantiers tiennent comme ça, des gars en haleine, des mois durant. Tous ces jours à trimer dur et à tant espérer. Parfois c'est en vue d'une fiancée.

Mais pourquoi partir pour le chantier ? Plusieurs raisons sont à évoquer mais il en est une à ne pas nier : tout simplement il faut manger. Le temps n'est pas aux grands idéaux. Pour éviter de mourir de faim lui et sa famille, l'homme se doit d'être volontaire. Les moyens mécaniques et un bon réseau routier pourraient aider le colon à faire prospérer sa terre et à en vivre, mais on n'en est pas là. Les marchands de bois cherchent à embaucher. Il faut manger et là où se trouve l'argent, s'y rend le vaillant colon. La rumeur persistante veut que certains bûcherons boivent tout l'argent gagné, avant même le retour au foyer ; plusieurs curés voient leur sermon, à la messe du dimanche, alimenté par ce fléau de l'alcoolisme. Toutefois, la majorité d'entr'eux rentrent à la maison apportant le fruit de leur labeur, heureux de retrouver la civilisation et de reprendre la vie familiale.

LES CHANTIERS

Tout un attrait, ces chantiers ! la senteur des pieds, les bas suspendus dans le visage, les ronflements, sans compter les poux. Et à la saison froide, la mousse à calfeutrer, trop mince et durcie entre les planches, laisse les étoiles regarder les dormeurs et le vent hurle puis le froid passe. Il y a sûrement autre chose. Ces travailleurs ne partent pas tous à reculons pour aller aux chantiers ; une vie d'homme peut-être ou un sentiment de liberté sait les attirer ?

Cette époque héroïque s'étend bien jusque dans les années 1950. Tout au long de ce temps du déboisement des forêts, des entrepreneurs de la région, engagés par contrat avec une compagnie de bois, embauchent à leur tour des hommes en quête de travail et d'argent. Des hommes forts et remplis de courage.

Chaque entrepreneur, appelé *jobbeur*, ou *jobbeur au pack-sac*, chacun selon l'importance de son chantier, possède son matériel et doit l'apporter sur place au début de l'automne afin de préparer le chantier. Le *jobbeur au pack-sac*, c'est celui qui a donné des sous-contrats.

Ce matériel peut comprendre des *sleighs* pour le halage du bois, l'équipement de la forge, le nécessaire de garage, les harnais, l'équipement de cuisine aussi la farine, les *beans*, mélasse, pois, lard gras, lard maigre, des boîtes de prunes, des boîtes de raisin de Corinthe, sans oublier les animaux et leur nourriture. Les animaux montent debout, chevaux, vaches et bœufs, certains pour le travail, d'autres pour agrémenter la table, en mets cuisinés. Un cortège assez impressionnant à voir monter à travers bois par des chemins de portage.

Un bœuf ou une vache donne environ 40 % de son poids en viande, le reste c'est de la perte, et un homme, au chantier, mange en moyenne une livre de bœuf par jour, de dire en substance, M. Gervais. Quelques calculs donnent une idée du troupeau à faire monter.

Au temps de la CIP, le *jobbeur* a tel montant d'argent du 1 000 pieds par la Compagnie. Presque toujours, il emmène avec lui son personnel de confiance pour la construction des camps et la mise en place avant l'arrivée de l'équipe, des bûcherons recrutés dans sa place, la plupart du temps.

Certains partent avec de l'amour plein le cœur, la fiancée est laissée derrière mais tant de projets sont à réaliser. D'autres montent, chargés d'une peine d'amour et d'un petit flasque qu'ils vident à grandes gorgées comme on fait avec de la bonne eau, mais celle-là embrouille le cerveau. Le lendemain matin, ils dégrisent. Le courage leur est rendu par les hommes mûrs, à l'écorce endurcie, plus habitués à la vie et au chantier. De très jeunes garçons, presque des enfants, sont montés avec leur père, il faut déjà aider à nourrir la famille.

Avant de donner sa réponse au *jobbeur*, le bûcheron prend soin de vérifier le nom du *cook*, l'homme le plus important dans un camp de bûcherons après le contremaître. Parmi les bons cuisiniers, Roger nomme Octave Desjardins, « lui, il a fait la cookerie pendant je ne sais plus combien d'années pour Bergeron. » Il mentionne Josaphat Bigras, Phydime Laramée de La Minerve, des Polonais du lac Macaza et André Bertrand de Labelle.



Bûcherons de Labelle en 1946, au lac Caché. À remarquer la grosseur des troncs d'arbres.

Dans le cas d'un *cook* moins compétent ou moins apprécié, le recrutement est difficile pour le *jobbeur*. La bonne humeur au camp et le rendement des hommes reposent, avant tout, sur les *beans*, les tartes et toute la nourriture bien apprêtée par des cuisiniers habiles. Parfois, un couple monte au camp, l'homme bûche et la femme fait la cuisine. Ils peuvent se retrouver trente-cinq autour d'une table dans un camp mal éclairé.

Le salaire payé par le *jobbeur* est habituellement celui recommandé par la compagnie, et pour la période allant jusqu'en 1915, il atteint plus souvent cinquante sous qu'un dollar par jour.³⁶ Parmi les *jobbeurs* à Labelle, se trouvent MM. Napoléon Dubé et Maher, selon M. Gaston Gervais.

Le camp est toujours bâti dans le milieu des lots à bûcher, proche d'un ruisseau, pour faciliter la *cookerie* et pour les chevaux. Du camp des bûcherons aux chantiers, il y a une distance d'environ deux milles à la ronde. La semaine de travail est de six jours et le septième, les hommes restent au camp, la distance trop grande les empêche, la plupart du temps, de retourner à la maison. Une chose est claire, le cheval dans les chantiers est là pour effectuer le travail du bois et non pour emmener les hommes au lieu du bûchage, les bûcherons, eux, marchent jusqu'aux chantiers.

Pour le cas où les mitaines et les bas de laine troués doivent être remplacés, la *vanne* sur le terrain est en mesure d'offrir aux travailleurs tout le nécessaire. Dans le *keep-over* ou entrepôt, la nourriture est conservée, par exemple la mélasse en grande quantité, les raisins, la farine pour faire les tartes, et toute la nourriture en prévision de plusieurs mois, celle pour les hommes et celle pour les chevaux, un côté pour les uns, un côté pour les autres, à l'abri des ours. Le travail aiguise l'appétit et les plaisirs ne sont pas nombreux dans le bois, celui de manger en est un d'importance.

Au moment de la première coupe de bois, à l'époque des premières compagnies forestières au Québec, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, seulement le gros pin est vendu en Angleterre, il est expédié par bateaux, du port de Trois-Rivières. À la même époque, tout le pin et l'épinette de moins de dix pouces de diamètre s'en va à Hawkesbury, en Ontario, et le pin de plus de dix pouces de diamètre est livré à Calumet. On vend au local les autres sortes de bois : merisier, érable, pruche, cèdre, dont une bonne partie à Labelle, au moulin Mc Gibbon. Le cèdre prend la direction de Montréal ; il sert pour la construction des murs en lattes qui reçoivent ensuite le plâtre.

Certains cultivateurs emmènent au chantier leurs chevaux pour travailler. Ils touchent cinquante cents de plus par jour et leurs chevaux sont nourris. Cela leur permet de garder à la maison une vache ou deux de plus pour les besoins de la table.

Les arbres abattus sont traînés par le cheval, transportés au *rool* et empilés, prêts pour le charroyage. Rendu au *rool*, l'arbre est décroché et le cheval retourne souvent seul, il connaît le chemin et son travail. Parfois, un cheval mené trop durement préfère se rendre au camp et attendre, il ne retourne pas sur le lieu du bûchage. Il paye cher cette décision au retour du maître. Un cheval peut éprouver de l'ennui lorsque son *match* doit travailler à un autre endroit ; il perd parfois le goût du travail. Le *match*, c'est le cheval qui forme habituellement la paire avec un autre cheval pour effectuer le travail.

Des dépôts sont acheminés le long des cours d'eau. Les chevaux peuvent marcher jusqu'à un maximum de vingt-cinq milles entre les dépôts. Sur le chantier, l'homme s'attaque à l'arbre qu'il doit abattre, d'abord avec une hache il fait l'entaille puis le godendart ou la *buck-saw* et les bras procèdent à l'abattage. Vers 1940, la scie mécanique, *chain saw*, se taille une place.

Parfois arrive au camp un personnage controversé. Le prêtre se rend de temps en temps voir ces courageux défricheurs pour les confesser, s'ils le désirent. Certains apprécient sa visite, d'autres, beaucoup moins. Dans l'ensemble c'est plutôt bénéfique.

La journée de travail, c'est d'une étoile à l'autre. Les opérations dans le travail du bois sont : le bûchage, le charroyage, le pilage. De la chicane au camp, il n'y en a pas beaucoup, mais en revenant du chantier, les comptes se règlent apparemment à l'hôtel ou au village après quelques verres.

Aux chantiers, on trouve habituellement des hommes débrouillards et aussi des hommes de métier, aptes à fabriquer ou à réparer des manches de haches, des crochets ; Gustave Brisson est un de ceux-là. Être habile à ferrer ses chevaux est un atout et traîner le nécessaire pour être prêt en cas de bris, est un autre bon truc.

Roger Bisson souligne, « *deux chevaux travaillaient ensemble pour tirer des billots et des fois, ça en aurait pris trois, parce quand vous prenez des billots de 32 pouces de haut, couchés et 14 pieds de long, en merisier, c'est quelque chose à traîner ; ça prenait des chevaux qui se tenaient debout. Ils étaient accotés, on commençait tranquillement, on commençait à 25-30 billots par jour, des journées pas trop longues, on était à la job, à forfait.* »

« *La paye, il n'y en avait pas jusqu'au retour du chantier. Le gars, au chantier, n'en avait pas besoin* » de dire le conteur. Lorsqu'il revient, le bûcheron présente, au bureau de la CIP, à Saint-Jovite, un *blanc* remis par le *jobbeur* et en échange de ce blanc, un chèque lui est remis. Dans un cas majeur d'alcoolisme, par exemple, ou parce que le bûcheron est resté au camp, le chèque est posté à la femme.

Roger déclare, « *des garçons montaient à l'automne puis redescendaient quand c'était fini, au printemps, et se faisaient tout payer d'un coup sec; des fois, c'était au bout d'un mois, lorsqu'ils descendaient.* »

La résine qui s'écoule du pin et de l'épinette et qui s'attache aux vêtements du bûcheron fait dire à ce dernier : « *La pitoune c'est gommant.* » Pour se protéger, le bûcheron inventif porte sur lui une poche de jute, c'est-à-dire une poche qui a contenu de l'avoine ou du sarrasin, il la convertit en tablier, une sorte de survêtement improvisé pour éviter d'être couvert de gomme de sapin à la grandeur. De même, le crochet resté collé à la mitaine est un autre souvenir du bûcheron, il faut séparer les deux pièces. De bons travailleurs, patients, laissent là le travail et retournent chez eux plus tôt que prévu, dégoûtés de ce travail déprimant. On raconte qu'à la pleine lune les bouffies de gomme d'épinette sont bien plus grosses et lorsqu'elles crèvent, il faut voir le pauvre diable se faire éclabousser. On dit aussi que certains utilisent cette gomme pour fabriquer des sirops, des médicaments. Afin de respecter le règlement, la *pitoune* ne peut être coupée à moins de trois pieds du sol ou des racines. De plus, elle doit être coupée, *toppée*, dans la partie du tronc où celui-ci atteint au minimum quatre pouces de diamètre.

Malheureusement, des accidents se produisent parfois, « *Eugène Giguère s'est fait tuer, en haut du lac Clair; un érable lui a tombé sur la tête en 1954-1955 à peu près. On me l'a raconté, je n'étais pas là.* » de déclarer Roger, il enchaîne, « *mon père aussi a eu un accident, il s'est fait casser une jambe, (...) on était dans les grosses montagnes du Mitchell, dans les roches. Ce n'était pas un cadeau et c'était mon père à part de ça. On l'a chargé à cheval, tiré le cheval par la bride, fait le tour des arbres; il fallait le sortir de là et le descendre.* »

« *Un autre, au lac Cinq-Doigts, en haut de La Macaza, a eu la jambe cassée, l'os était sorti à travers ses culottes.* » Il laisse entendre un soupir à l'évocation de ce souvenir. « *Il fallait revenir, passer dans une maudite 'swamp'.* » Pénible, raconter ce malheureux accident, le souvenir est bien vivant. Il faut dire que Roger est le dernier employé à se trouver sur les lieux de l'accident, c'est samedi fin d'après-midi. Même stratagème pour sortir l'accidenté du bois. Tout le long, le blessé se lamente, « *on arrive au camp, plus un chat, pas de téléphone, rien que mon petit 'truck' et pas en ordre.* » Tout le matériel de soutien d'un camp de bûcherons y passe : couvertures, serviettes, le foin pour faire un lit, des planches pour déposer la jambe du blessé, tout ce qu'il peut trouver susceptible de l'aider pour soulager le blessé et le transporter au village.

Il arrive des fois, à l'époque, qu'un blessé soit forcé de partir par train avec la *malle*. Autre temps autres mœurs.

Les chantiers, les gars, leurs blondes, leur femme et la musique

Il vaut la peine de s'imaginer le vendredi soir au camp. Après leur semaine de labeur, les gars écrivent à leurs blondes, d'autres c'est à leur femme qu'ils envoient des baisers et à tous les petits de la maisonnée. Une fois les aveux couchés sur papier, les lettres cachetées avec précaution, pour éviter tout accès aux curieux, le tout est remis à celui qui prendra le chemin vers la maison, à pied, le lendemain après-midi, une fois la journée de travail terminée. La distribution d'amour et de désirs commence sa ronde et entretient par ce fil magique de la poste, le courage et l'espoir.

On dit aussi que dans les chantiers, se trouve toujours un gars à n'avoir pas pu se résigner à laisser à la maison son accordéon, sa guitare ou son violon, «*Et là*», de poursuivre le conteur, «*sur une estrade de quatre pieds carrés, faite de grosses planches de bois franc, c'est rien que ça qu'il y avait là ou un quart à lard salé, ils faisaient un step, ils montaient là-dessus et ils dansaient à deux la gigue.*» Il ajoute en riant, «*Certains chantaient tout seul. Un autre parlait assez tout seul que je pensais qu'ils étaient cinq, six. D'autres ont passé six ans à travailler deux ensemble sans parler.*»

Les limeurs

Combien de bûcherons affectés au sciage s'épuisent parce qu'ils sont malhabiles au limage. Un bon limeur rend une lame de scie apte à descendre dans le bois dur comme dans le mou, sans plus d'effort. Avec le godendart apparaissent les *limeurs*. Dans les chantiers où se trouve un bon limeur, souvent ce dernier a comme tâche de partir, le matin, et de visiter les équipes sur les lieux de bûchage. Il fait sa tournée, une bonne dizaine de milles. Il rencontre chaque équipe, échange son godendart aiguisé contre un autre fatigué, et ainsi de suite d'une équipe à l'autre.

L'équipe des grands chemins³⁷

Dans les chantiers, on trouve l'équipe des grands chemins. Pour circuler dans le bois, on doit faire les chemins, c'est-à-dire, les ouvrir. Au préalable, le chef de l'équipe, qui a pour titre le *buck beaver*, le castor, détermine un tracé ; sur les arbres, il enlève avec sa hache un peu d'écorce. Les hommes de son équipe, la hache à deux taillants en main, suivent le tracé et enlèvent tous les obstacles, ils rognent, coupent, arasent ; après toutes ces opérations, le grand chemin de halage est créé, tous les autres petits chemins viennent s'y greffer.

Les strieurs et le siffleux

Dans les endroits trop inclinés, on place des petits pôles, *strieurs*, et un homme appelé *siffleux* se trouve en poste et garde une côte qui accuse une certaine importance. Au besoin, il dépose de la paille ou du sable qui freine les traîneaux chargés lourdement et les chevaux peuvent mieux négocier des séquences de chemins sans supporter indûment une charge. Il arrive aussi dans des pentes abruptes, « *d'accrocher des billots à l'arrière du chargement et de les laisser traîner sur le sol dans le but d'amortir la descente.* »³⁸

La chèvre

Une montagne à pente rapide et longue cause de sérieuses frayeurs et des ennuis lorsqu'elle se dresse sur le chemin. Dans un tel cas, il faut utiliser la *chèvre*, sorte de treuil ; sa mission est de retenir la charge par un câble d'acier. Le plus grand nombre possible de précautions est pris par le préposé aux manœuvres de cette machine. Le contrôle une fois assuré, l'équipage s'engage.³⁹

Le glaçage

Dans les chantiers importants, certains bûcherons, deux ou trois hommes, travaillent de nuit, surtout par temps froid, affectés au glaçage de la partie portante de la route. L'eau pour l'arrosage et le glaçage est puisée dans un lac, versée dans une citerne montée sur un traîneau mobile, *double sleigh*. À l'aide d'une sorte de treuil, on charge un baril de quarante-cinq gallons muni d'une anse et retenu par une chaîne qui passe sur une poulie et se fixe au *bacul* des chevaux. Lorsque l'équipage arrive au lieu d'arrosage, le préposé ouvre les sorties d'eau et le traîneau glisse. Une demi-heure environ se passe jusqu'à vidange complète de la citerne, à condition d'avoir des chevaux vaillants et calmes. Le même manège se répète jusqu'au matin. Ces hommes rentrent au camp pour dormir, les autres se lèvent.

Pour les chevaux affectés au glaçage ou à quelque autre tâche, certains hommes ont la main, tout se fait en douce, à la parole, le fouet devient caduque. Rien de plus beau que le charretier capable de prévoir la réaction de ses chevaux. Il use de synchronisme dans ses commandements, ses chevaux lui font confiance et foncent à un endroit où instinctivement ils ralentiraient, c'est leur façon de rendre la politesse. C'est ça l'osmose entre la bête et l'homme. Jean-Paul Bélanger a écrit :

« *Même sablée ou couverte de foin, la côte représentait le moyen ultime de tester le degré de cohésion créé entre l'homme et les bêtes. Les chevaux*

s'arcboutaient dans les avaloires, acculoires, retenaient de leur poids cette lourde charge, le charretier les calmait, leur parlait doucement, doucement; puis subitement, houp! Les chevaux se relevaient et trouvaient le rythme de repos pour profiter au maximum de la poussée gratuite. »⁴⁰

Au chantier, la coupe dure depuis la rentrée scolaire à l'automne jusqu'aux fêtes, le charroyage du bois se fait de janvier à mars, cela veut dire sortir le bois et l'amener au bord des cours d'eau. Une fois tout le bois empilé le long des ruisseaux, lacs, ou rivières, l'entrepreneur casse le chantier. La plupart des bûcherons retrouvent la civilisation; certains sont heureux, d'autres mélancoliques. Il s'en trouve pour rester au camp et attendre la drave. Tous n'ont pas, comme le François de Maria Chapdelaine, le bonheur en partage. Ils ne connaissent pas tous non plus une fin aussi tragique.

La vie au camp est dure et tenter de trouver du confort est peine perdue. Toutefois, une amélioration remarquable de la vie dans les chantiers est à souligner après les années 1945-1950. Cette amélioration s'apparente au courant de modernisation qui traverse le Québec. Il s'agit de la période d'après la Seconde Guerre mondiale. Par exemple, en remplacement des branches de sapins qui gardent les poux, et des sommiers de planches, le bûcheron a droit à un matelas. Les *beans* continuent d'occuper une place importante de même que les tartes mais la nourriture devient plus variée. Les conditions d'hygiène sont améliorées. On note des différences d'un camp de chantier à l'autre; par exemple, les conditions sont bien meilleures dans les camps des grandes compagnies.

Les efforts de modernisation favorisent l'arrivée sur les chantiers de tronçonneuses mécaniques. Des engins, de même que des véhicules motorisés renvoient les chantiers d'avant dans une ère révolue, pas nécessairement aux oubliettes puisque nous en parlons encore aujourd'hui comme si c'était hier.

En rapport avec ces années intenses de travail en forêt, M. Gaston Gervais, évoque le feu de forêts de 1904, qui dévaste les montagnes à Saint-Jovite, Labelle et lac Tremblant. Il ajoute qu'au plus fort du feu, ses parents se trouvent sur le lac Tremblant. Il s'agit de madame Anna Gervais née Archambault et de monsieur Joseph Eugène Gervais, médecin de Saint-Jovite.

À M. Gervais revient la construction de la première tour à feu au sommet du Mont-Tremblant, en 1923. Le bois nécessaire à sa construction est monté par des chevaux. D'autres tours, par la suite, sont construites en métal, au lac Labelle et à L'Ascension où Théophile Clôt occupe la fonction de garde-feu durant de nombreuses années jusque vers 1955. Les compagnies de bois, responsables de la surveillance des incendies, érigent ces tours de vigie.



L'alligator au lac Labelle vers 1925. On voit, entre autres, Eddy Rock et Auguste Brisson.

rivière, parfois cordés sur le bord, sont jetés à l'eau et forment le train de bois en route vers la scierie.

Les billots, emportés par le courant à la fonte des neiges alors que la glace relâche son emprise, modifient la couleur des cours d'eau et pendant un bon cinquante milles de long, le train de flottage se rend aux moulins à scie à Hawkesbury. Cette *pitoune*, on la retrouve en planche ou transformée en journaux.

Sur les grands cours d'eau, le bois est retenu à l'intérieur d'un *bôme*, une estacade, sorte de ceinture faite de grands morceaux de bois de soixante pieds reliés les uns aux autres et enchaînés. Dans les moments où le courant se fait paresseux et ne réussit plus à tirer toute cette masse, l'*alligator* ou bateau à vapeur remorque l'estacade.

À la décharge des lacs, la puissance du courant ne se fait pas prier pour entretenir le bal du printemps ; il faut entendre le bruit de la fête des billots affolés par tant de liberté. Le draveur doit exercer le contrôle. Ça descend, ça descend, à croire que les billots connaissent le trajet. Sur les eaux, le bois flotte, marqué du nom de son propriétaire, exemple : D pour Dansereau, E - Eddy, R - Riordon. Les barrages, on le sait, servent à contrôler le débit de l'eau ; à chaque barrage, deux hommes voient à surveiller le niveau de l'eau et doivent intervenir au bon moment.

Selon des difficultés du trajet, le bois descend à une vitesse de deux à trois milles par jour. Des journées de dix, douze heures de travail tiennent les draveurs en haleine ; sous la pluie ou sous la neige, peu importe. De toute façon, il n'est pas question de rester sous la tente à s'abriter. La courte période d'eau haute est un impératif et le bois à descendre, en est un autre.

« Les Compagnies de bois avaient installé sur les lacs, des barrages à raison d'un à tous les 5 ou 6 milles. Ces derniers avaient pour effet d'accumuler l'eau et de permettre le flottage du bois sur une plus longue période. Ce système de barrages a été établi à mesure que la progression de l'abattage des arbres obligeait les Compagnies à élever le niveau des ruisseaux et certaines portions de rivières pour sortir les gros arbres qu'ils avaient relancés dans ces régions éloignées des gros cours d'eau. »⁴²

Depuis environ le début de 1800, le cours inférieur de la Rouge est dravé et la rivière remontée jusque vers ses sources et ses affluents.

De L'Ascension aux sources de la Rouge, l'eau est « damée » au lac Maison de Pierre, au lac Do Naugh et au lac des Moires ; le reste de la Rouge est flottable jusqu'à sa rencontre avec l'Outaouais.

Malgré toutes les précautions prises par les draveurs et par leur contremaître, il arrive à certains de perdre la vie dans un embâcle de

billots ; tel est, triste souvenir, le cas de Jean-Guy Nivarre en 1946 et de Hermas Saindon en 1934. L'embâcle, la *jam*, est inévitable. Sur la Rouge, par exemple, au rapide des Italiens, on parle d'embâcles de rivage, *side jams*. Une équipe expérimentée doit mettre une journée entière ou presque à ce seul endroit. Non loin de là, sur la rivière Rouge, le rapide des Pins est un autre lieu éprouvant où deux jeunes, deux frères du nom de Chartrand, perdent la vie au printemps 1897. Ce n'est pas fini, plus bas les rapides du pont de Labelle attendent la flotte. À cet endroit, l'eau haute, le pont de bois et la puissance des rapides, réunissent tous les éléments requis pour un embâcle de taille.

*« Sur le parcours du bois, les Rapides étaient sautés en boat, des grosses chaloupes de draveurs, bien chargées pour ne pas avoir à tripoter le bois trois, quatre fois. Les gars avaient le tour sur la rame. Il n'y a que la chute de Labelle qu'ils ne sautaient pas avec les boats. Rendus à Labelle, à peu près à un mille avant d'arriver à la chute, ils mettaient ça à terre, pour ne pas descendre trop proche, le courant est pas mal fort. Ça jammait, des fois des jams de billots, ça montait quasiment deux milles de long. Puis là, c'était la dynamite. Il y avait le vieux pont de bois, le gars arrivait, il embarquait là-dedans et il s'en allait avec des bâtons de dynamite. Il faisait éloigner les curieux et lorsque ça sautait, on pouvait voir passer des billots presque par-dessus le pont, puis c'était pris dans les chutes, ça cassait en deux et puis là, ça s'en allait dans le remous et ça tournait, ça tournait des mois de temps et ça agrandissait le bassin à force de froter. Ils campaient ici les draveurs, l'autre bord de la rivière, là où est le camping aujourd'hui ».*⁴³

Pendant tout ce temps, chaque matin, à la barre du jour, les hommes se lèvent et rentrent à nouveau dans leurs vêtements humides sinon complètement mouillés et froids ; pas de poêle dans ces campements rustiques



Draveurs en bas des chutes.

et itinérants. Le cuisinier réussit à se mettre en valeur, malgré une batterie de cuisine rudimentaire, une installation fortuite et des déplacements répétés. Et le travail de la drave se poursuit de plus belle.

Uniquement pour sortir le bois de ce

qu'il est convenu d'appeler le trou, aux rapides de Labelle, on parle de trois, quatre jours de travail avec les barques. Un seul embâcle comme celui-là vaut une bonne partie du salaire. C'est ce qu'affirme, en substance, un ancien bûcheron. Mais le draveur fait aussi la *sweep*, remettre dans le courant les billes ou billots restés pris dans les aulnaies et les faire suivre les autres.



Tente d'un camp de draveurs.

Une fois les billots reconduits sur leur voie, la drave continue son cours plus paisiblement à mesure qu'elle descend. Les draveurs déménagent leur campement d'une place à l'autre, ils suivent le bois. Il est intéressant de savoir qu'en bordure du bassin de la rivière Rouge, à Labelle, la CIP établissait son camp de draveurs. A l'époque, c'est un terrain cultivé. «*La CIP arrivait avec ses chevaux, ses boats, les tentes de toile, la cookerie; ils commençaient par installer la cookerie, ils emmenaient la grosse tente de toile, le chef et le manger(...)*».⁴⁴ La drave peut se poursuivre jusque vers le 15 ou le 20 juin. On peut voir flotter les billots sur les rivières en route vers les scieries.

La drave, c'est le flottage du bois et le bois flottable c'est l'épinette et le pin, entre autres. Le bois franc, ça ne flotte pas mais, de dire M. Gervais, «*pour faire flotter du merisier, ils plaçaient un petit cèdre chaque bord et l'agrippaient au merisier, ainsi ça flottait.*»

Le courage et l'habileté dont ces hommes font preuve méritent d'être soulignés. Avec quelle fierté le jeune porte sa première paire de bottes aux semelles desquelles le cordonnier a pris soin de placer des clous crampons (*calks*) qui permettent aux draveurs de marcher sans glisser sur les billes. Imaginez l'orgueil de celui qui se laisse descendre sur un gros billot, le plus souvent au risque de sa vie.

Les draveurs passent à l'histoire, c'est peu, une sculpture à leur effigie serait préférable sur laquelle serait inscrit «*1808-1968*»⁴⁵, qui sont les deux dates bornes de la drave.



FONDATION DE LA MISSION DE
"LA NATIVITE MARIE" EN 1878



1878 à 1880, les colon
ponctifs de l'abbé Sarrailh
Dubanel de deservir à m
mois, il veut célébrer la m
Thérèse met sa maison à la disp
et y loger. Cette maison est situ
Cure-Laballe et de la rue du P
rapide.

C h a p i t r e

4

L'ORGANISATION PAROISSIALE ET LA VIE RELIGIEUSE'



Comité Jean-Baptiste en 1902



FONDATION DE LA MISSION DE "LA NATIVITÉ DE MARIE" EN 1878

De 1878 à 1880, les colons isolés reçoivent les secours religieux ponctuels de l'abbé Samuel Ouimet, curé de Saint-Jovite, chargé par Mgr Duhamel de desservir la mission de La Nativité de Marie. Une fois par mois, il vient célébrer la messe. En l'absence de chapelle, M. Zotique Therrien met sa maison à la disposition du prêtre pour y célébrer la messe et y loger. Cette maison est alors située sur le coin de l'actuel boulevard du Curé-Labelle et de la rue du Pont, côté sud-ouest de la rivière, près du rapide.

Le volontaire curé Labelle, lors de ses expéditions subséquentes dans le Nord, retourne saluer les familles. Il répand à droite et à gauche ferveur, piété et courage. Les colons privés de routes et attachés à leur cher Curé de Saint-Jérôme, désirent sans doute le garder avec eux, mais sa tâche est autre et ailleurs.



Famille Jules Brassard en 1905.

LE PREMIER CURÉ - ARCADE LAPORTE - 1880

En 1880, fin octobre, devant le progrès constant de la mission de La Nativité, Mgr Duhamel nomme un curé résident.

Le 29 octobre 1880, l'abbé **Arcade Laporte** arrive à la mission comme premier curé. Né en 1833, à Montréal, de Joseph-Antoine Laporte et de Josephte Sauvage, il est ordonné prêtre en 1863. Il s'amène à Chute aux Iroquois âgé de 47 ans. Sa longue expérience, il l'a acquise en tant que professeur au Collège de L'Assomption (1863-1869) et vicaire puis curé dans différentes paroisses, puis vicaire, à nouveau, à Saint-Henri de Montréal (1879-1880).

Deux années ont passé depuis 1878 au cours desquelles les premiers colons et chrétiens de Chute aux Iroquois connaissent l'isolement. Le prêtre qui vient s'installer au milieu d'eux symbolise la fin de cette situation. Il représente la reconnaissance de leurs efforts et assure l'unité des chrétiens, groupés ou parsemés, sur ce coin de terre.

Si les colons font de la terre neuve, le curé en fait tout autant au niveau de l'organisation et de la mise en marche d'une vraie vie paroissiale. L'activité est intense dans cette mission qui s'ajoute aux autres déjà existantes dans le diocèse d'Ottawa.² Plus tard, en 1913, lors de l'inauguration du diocèse de Mont-Laurier, La Nativité est l'une des plus importantes paroisses de ce nouveau diocèse. Pour l'instant, tout comme le faisait le curé Ouimet, le curé Laporte célèbre la messe dans la maison de M. Zotique Therrien et y loge également, dans l'attente d'une chapelle et d'un presbytère. Pendant plus d'un an, de novembre 1880 à janvier 1882, chaque dimanche voit la jeune communauté, formée d'une cinquantaine de familles, s'assembler en ce lieu privilégié. Quotidiennement, le curé y célèbre la messe. Un mois après son arrivée, le curé ouvre les registres paroissiaux.

Après les deux premières années de cette mission, voici les premiers baptêmes, mariages et sépultures :

Baptêmes - 1880

Joseph-Frédéric Nantel, le 23 novembre, fils de Joseph Nantel et de Marie Éphésie Paquet.

Joseph-Antonio Bélanger, le 21 décembre, fils d'Alphonse Bélanger et d'Émilie Fillion.

Baptêmes - 1881

Marie Alexina Bigras, fille de Louis Bigras et d'Eulalie Chalifoux.

Joseph-Édouard Bock, le 20 mars, fils de J.C. Ariste Bock et de Denise Villeneuve.

Marie-Éveline Chartrand, fille d'Émery Chartrand et d'Asilda Daoust.
Joseph Commandant, le 16 octobre 1881, fils de Joseph Commandant, sauvage civilisé et de Catherine GrosLouis. Parrain, Joseph Commandant, l'aïeul.

Mariages - 1881

Théodule Bélisle, cultivateur de La Conception, fils mineur de Marcel Bélisle et de Céline Gauvette, et Marie-Louise Saint-Aubin, fille mineure de Pierre Saint-Aubin et de Philomène Nantel, de la Chute-aux-Iroquois, mariés le 30 mai 1881.

Charles Martin, cultivateur à la Chute-aux-Iroquois, fils majeur de Louis Martin et de Adèle Gauthier (de Saint-Jérôme), et Agnès Bigras, fille mineure de Louis Bigras et de Narcisse Bouchard, de la Chute-aux-Iroquois, mariés le 17 janvier 1881.

Pierre Simard, de St-Jovite, domicilié à la Chute-aux-Iroquois, veuf majeur de feu Angélique Mathe, et Geneviève Brunet, de La Conception, veuve majeure de feu Jean Bresleyne, mariés le 25 avril 1881.

Sépultures - 1881

Cléroux, Joseph-Octave, décédé le 30 août 1881, à l'âge de 6 ans et 7 mois, fils de Octave Cléroux et de Mélina Boivin.

Grignon, Victoire, décédée le 20 juillet 1881 à l'âge de 69 ans, épouse de feu Basile Boileau, de L'Annonciation.

Nantel, Marie-Louise, décédée le 28 avril 1881, à l'âge de 16 ans et 11 mois, fille de Jean-Baptiste Nantel et de Élyanthe Richard.

LA PREMIÈRE CHAPELLE

Puisque le programme de colonisation du curé Labelle comporte, à sa base même le plan de paroisse, des lots ont été réservés pour la future fabrique³ par Monseigneur J. Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa. Le site est donc choisi sur l'un de ces lots. La chapelle est érigée presque à l'emplacement de l'actuel centre communautaire, en haut de la côte.

Pourquoi le choix de ce site, dans les hauteurs précisément, puisque le lot de la fabrique comprend deux cents arpents. Lysiane Gagnon de La Presse écrit :

« () La semaine dernière, j'ai compris pourquoi l'église, dans tous les vieux villages du Québec, avait été bâtie sur un promontoire. Ce que j'interprétais, jusque-là, comme une volonté de domination, n'était peut-être que judicieuse précaution, puisque c'était là, dans l'église, qu'en cas de crue subite, dans ce pays de lacs et de rivières, le village allait trouver refuge... C'est du reste exactement ce qui se passa dans le village de Ferland-et-Boilleau, en cette aube fatidique du 20 juillet 1996. »